

RYAD ASSANI-RAZAKI

La main d'Iman



LIANA LEVI

Extrait de la publication

ICI

Toumani

À l'origine fut un échange de mains. Je devais avoir six ans. Le premier souvenir impérissable de ma vie : une main, celle de mon père, calleuse, noire, râpeuse, poussiéreuse et endurcie par le travail des champs, tendue vers cette autre main, douce, fine, manucurée et tenant la plus grosse somme d'argent sur laquelle j'avais jusqu'alors jamais posé les yeux. 15 000 FCFA (23 euros), et mon destin était scellé. Je me souviens de mon père, de son visage à la peau noircie par le soleil, aussi tendue que le cuir d'un tam-tam. Et de son sourire. Je garde l'image indélébile de sa lèvre supérieure relevée et découvrant une rangée de dents jaunes. Je me demande à quoi il pensait. À quoi pense-t-on lorsqu'on vend son propre fils ? Cette question j'en aurais malheureusement la réponse, mais de nombreuses années plus tard lorsque moi-même, alors adulte, je vendrais l'être qui m'a été le plus cher de toute ma vie. J'ai passé de nombreuses années à en vouloir à mon père pas nécessairement pour ce geste, que j'aurais pu m'expliquer d'une manière ou d'une autre, mais surtout en raison de l'expression de son visage alors qu'il l'accomplissait. Elle n'était ni satisfaction ni tristesse. Le visage de mon père portait ce masque que je passerais la plus grande partie de ma vie future à essayer de déchiffrer. Je refuse de penser qu'il s'agissait d'indifférence.

Car cela voudrait dire que ma vie n'avait aucune signification et que vendre un enfant s'apparente à vendre du bétail. Une simple transaction économique. Je ne veux pas non plus de joie, car que doit-on penser d'un père heureux de vendre son enfant? Un tiers de mon identité m'a été légué par mon père, un autre tiers par ma mère, et le troisième représente mon expérience personnelle. Je préfère penser qu'une si grande part de mon être n'a pas également été heureuse lorsque moi-même j'ai vendu l'être le plus cher de ma vie. Quant à la tristesse? Je ne sais pas si j'aurais voulu que mon père soit triste, car cela ne signifierait-il pas qu'il songeait qu'il m'exposait au mal et le faisait tout de même? Quels impératifs peuvent pousser un homme à s'arracher sa propre chair? La nécessité? J'ai du mal à croire à cela. J'ai appris que pour ceux qu'on aime, il n'y a pas de nécessité, qu'il faut se battre jusqu'à la fin. Iman me l'a appris.

Quelle qu'en soit la raison, j'ai coûté 15000 FCFA un jour de pluie. Beaucoup plus tard, je gagnerais la même somme mensuellement et je tremblerais de tout mon corps à chaque fin de mois quand mon employeur poserait les billets froissés dans ma paume. Les billets qui m'ont acheté, par contre, étaient neufs. Ils étaient rigides et luisants. Ils étaient beaux. J'apprendrais plus tard que la femme qui m'achetait, qui me demandera de l'appeler tantie Caro, était passée à la banque, quelques heures plus tôt, juste avant d'entreprendre le voyage qui la menait de la capitale à mon village, un peu plus au nord. Elle faisait ce voyage régulièrement, au moins une fois par mois. C'était son business. Elle achetait des enfants à leurs parents, et les revendait au plus offrant. Elle recevait alors une pension mensuelle du labeur des enfants qu'elle employait pour en acheter d'autres. En contrepartie, les enfants gagnaient la possibilité de tenter leur chance dans la grande ville. Une

quinzaine d'années plus tard, les parents recevaient le fruit de leur investissement, c'est-à-dire la fierté d'avoir un enfant éduqué en ville, autonome et surtout civilisé. Si tout allait bien. Je me suis souvent demandé comment tantie Caro en était arrivée à choisir comme source de revenus la vente d'enfants. Pendant un moment, j'ai pensé que c'était parce qu'elle n'en avait pas elle-même. Mais avec le temps, je suis arrivé à la conclusion que peut-être, tout simplement, avec ceux des autres, c'était différent.

Je n'ai aucun souvenir de ma mère ce jour-là. Peut-être l'avait-on distraite momentanément, le temps de la transaction. Néanmoins, je sais qu'elle était au courant de la situation, car elle m'avait préparé un baluchon. Dès l'arrivée en ville, tantie Caro jetterait ce baluchon, achèterait d'autres affaires pour remplacer mes derniers souvenirs de ma mère et me demanderait si j'étais content d'avoir des habits neufs et plus jolis. La vérité était que présenté dans un emballage neuf, je serais plus facile à revendre. Malgré tout cela, je dois admettre qu'elle n'était pas une mauvaise femme. Je ne la reverrais pas beaucoup par la suite. Je ne passerais jamais plus autant d'heures d'affilée avec elle qu'au cours du voyage depuis mon village jusqu'à la capitale. Après avoir dit le dernier au revoir de ma vie à mon père, je me suis précipité sous la pluie à l'arrière de la 504 Peugeot de tantie Caro à côté d'un homme que je ne connaissais pas. Tantie Caro s'est assise à l'avant à côté du chauffeur et le véhicule s'est mis en branle. Je n'étais jamais monté dans une voiture, pourtant, de cette expérience je n'ai gardé qu'un seul souvenir. Ce n'est ni de la voiture, ni du paysage de poussière rouge et de pluie, ni de l'homme assis à côté de moi ou du chauffeur. Je me souviens uniquement du poignet de tantie Caro qui dépassait de l'espace entre les deux sièges avant, et des bijoux qui l'enlaçaient. Ils étaient si beaux. Et ses doigts

étaient si gracieux. De toute ma vie, je ne les aurais vus tenir que des billets.

À la suite d'un voyage interminable sur un sentier qui progressivement s'est transformé en une route cabossée puis en une voie pavée, nous sommes arrivés aux abords de la ville qui allait devenir mon univers. Nous sommes arrivés en fin d'après midi, à l'heure de pointe. J'ai assisté, horrifié, à un cauchemar de moteurs pétaradants, d'odeur d'essence en combustion, d'hommes et de femmes énervés qui hurlaient des insultes. Fous, mendiants et vendeurs ambulants couraient en zigzaguant entre les voitures à chaque ralentissement. Mon premier contact avec la civilisation était effrayant. La jungle urbaine avec ses bâtiments aux flancs poussiéreux m'a accueilli avec violence. Tandis que les battements de mon cœur emplissaient ma poitrine, je me suis concentré sur mon seul allié du moment. Le poignet entre les deux sièges. Au fur et à mesure que la voiture s'enfonçait au cœur de la ville, le soleil se couchait. Au bout d'un moment, la voiture a abandonné les artères principales jalonnées de boutiques pour l'une des ruelles perpendiculaires ensablées dans lesquelles les résidences s'alignaient. J'ai senti à l'atmosphère que la fin du voyage était proche. Lorsque nous sommes arrivés devant la maison de tantie Caro, le monde était rouge et orange. Les reflets du soleil couchant se reflétaient sur les tôles ondulées qui couvraient le toit de la maison. Les maisons dans ce quartier de la ville étaient encloses dans une cour de sable séparée de la rue par un mur de briques. Nous sommes sortis de la voiture, avons passé le portail de la cour, puis nous nous sommes dirigés vers la maison au toit luisant. Pour la première fois de ma vie j'ai mis les pieds dans un salon. J'ai vu le mari de tantie Caro avachi dans un fauteuil devant une boîte dans laquelle un homme était assis et parlait une langue que je ne

comprenais pas. On dit que les premières impressions sont souvent justes. Ma première impression était qu'ici j'étais perdu pour de bon. Je suis resté pétrifié. Pour la première fois j'ai ressenti de la claustrophobie, communiquée par la vue de l'individu à l'étroit dans la boîte. Je suis revenu à moi quand d'une voix lasse tantie Caro m'a intimé de me diriger vers un couloir obscur d'où deux paires d'yeux agrandis d'enfants me fixaient. Je m'y suis assis à même le sol et je les ai écoutés parler de leurs voix excitées. Un garçon mince et une fille avec une bouche en bouton de rose. On parlait tous des langues différentes, mais les enfants ont un langage secret qui dépasse les mots et j'ai donc compris leurs histoires. Ils venaient tous de villages différents et avaient été achetés par tantie Caro. Au bout de quelques heures la fille, qui s'appelait Alissa, s'est levée et s'est dirigée vers le fond du couloir où se trouvait la cuisine. Elle est revenue avec un plat en aluminium dans lequel on devait partager de la nourriture. Des petites mains affamées se sont directement précipitées vers le plat de riz. J'en comptais deux. L'autre garçon se tenait en arrière et se contentait de nous regarder avec des yeux enfoncés dans des orbites creuses. Lorsque je me suis retourné pour lui tendre une poignée de riz, Alissa m'a saisi le poignet d'une main grasseuse. D'un air implorant, elle m'a fait non de la tête. Il n'avait pas le droit de manger. Il était puni parce qu'il s'était mal comporté chez son employeur qui l'avait alors renvoyé chez tantie Caro. Il fallait bien se comporter chez son employeur, m'a-t-elle dit de son air sérieux d'enfant. J'ai regardé sa bouche en bouton de rose et avec un sourire j'ai dit d'accord, j'ai compris. Elle a regardé mon sourire longtemps, puis a secoué la tête d'un air pensif. Non, je n'avais pas bien compris.

Le jour s'est levé sans le chant du coq. Nous étions tous recroquevillés les uns contre les autres sur une natte dans le

couloir. Je serrais Alissa fort dans mes bras quand la grosse voix de tantie Caro a éclaté dans ma tête. Je me suis redressé d'un coup et j'ai repoussé Alissa d'un air embarrassé. Elle s'est levée lentement, puis s'est frotté les yeux de son poing fermé. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué qu'elle avait les deux oreilles percées, mais une seule boucle d'oreille blanche en plastique. Elle m'a regardé du même air pensif qu'elle avait depuis la veille, puis s'est mise à secouer l'autre garçon qui faisait semblant de continuer à dormir. Il ne lui a prêté aucune attention jusqu'à ce qu'elle dise « tantie Caro va se fâcher ». C'était apparemment l'argument ultime, car il s'est levé aussitôt et s'est mis à rouler la natte. On l'a appuyée contre un mur et on a attendu. Alissa s'est dirigée au fond du couloir, a traversé la cuisine et a disparu. Elle est revenue avec des cure-dents et des balais. Comme tout le monde, j'ai fiché un cure-dent dans ma bouche et me suis saisi d'un balai. Le garçon a entrepris de balayer l'intérieur de la maison et j'ai remarqué pour la première fois qu'il boitait un peu. Alissa m'a pris la main et m'a entraîné dans la cour. Je me suis penché et j'ai balayé le sable comme elle. Elle travaillait assidûment, et ne répondait pas à mes taquineries. Mais je me sentais bien à ses côtés. Une longue journée de tâches ménagères venait de commencer. Balayage, puis douche dans le petit abri dans un coin de la cour, puis déjeuner et vaisselle, puis nettoyage de la voiture, rangement de la maison, lessive, puis ramassage des mangues et des oranges mûres tombées des arbres de la cour et enfin dîner. De temps à autre, la routine était interrompue par une tâche particulière comme celle de trier des grains de maïs, séparer les creux ou les noirs de ceux qu'Alissa irait faire moudre dans la maison du voisin. D'autres fois, il fallait nettoyer les traînées d'huile que laissaient les travaux de mécanique du mari de tantie Caro. Il y avait toujours une chose à faire

et, telle une armée de petits soldats, nous courions dans la maison et exécutions les tâches sans y songer.

Ça dura une semaine. Jusqu'au jour où le diable mit les pieds dans la maison. Ce jour-là, j'entendis la sonnette à midi et me précipitai pour aller ouvrir. Le diable était un homme légèrement obèse, la quarantaine, avec une barbe hirsute, une haleine rance d'alcool, et qui bégayait. Il voulait savoir si tantie Caro était présente. Je répondis que oui, tantie Caro était bien présente. Il me regarda avec curiosité, puis fit un sourire et me demanda comment je m'appelais. Je lui dis que je m'appelais Toumani. Il me répondit que non, je m'appelais Apollinaire. Je me dis qu'il était fou. Si seulement j'avais su à quel point j'avais raison ! Il me demanda d'annoncer à tantie Caro que monsieur Bia était de passage. Je courus dans la maison, traversai le couloir et me dirigeai vers la chambre où tantie Caro se reposait. Je m'arrêtai à l'entrée, car seule Alissa avait le droit d'y pénétrer. À la différence de nous, elle avait été déclarée honnête. Je n'avais jamais rien volé, et lorsque j'avais demandé à Alissa pourquoi cette distinction, elle m'avait expliqué qu'avec tant d'enfants dans la maison, si tout le monde avait accès à la chambre de tantie Caro et qu'un jour un objet en disparaissait, elle ne saurait qui accuser. Dans l'état actuel des faits, si quoi que ce soit disparaissait, Alissa en porterait seule la responsabilité. L'autre garçon la menaçait souvent de voler dans la chambre et cela m'irritait. Une fois au seuil de la chambre j'annonçai la nouvelle du visiteur. Tantie Caro se leva avec un sourire et appela le garçon qui avait été puni le jour de mon arrivée. Il s'approcha en traînant la jambe de cet air désinvolte qui ne le quittait jamais. Mais lorsque tantie Caro lui demanda d'aller se préparer parce que monsieur Bia était passé le récupérer, j'assistai à une transformation qui, sur le moment, me fit

me tordre de rire. Le garçon tomba subitement à genoux et, abandonnant ses airs fiers, se mit à supplier tantie Caro. Il était paniqué. Je commençai à rire en donnant des coups de coude à Alissa, mais elle resta muette. Elle me regarda en secouant la tête. « Tu ne comprends pas, fit-elle. Tu ne comprends pas. » Tantie Caro traîna le jeune garçon jusque dans la cour où monsieur Bia patientait. Elle lui dit bonjour, et lui demanda s'il était venu récupérer le garçon. Alissa et moi attendîmes à l'écart. Je ne comprenais pas les mots de la nouvelle langue, mais Alissa me les traduisait. Tantie Caro demanda :

– Vous êtes venu récupérer le garçon ?

– Est-ce qu'il va écouter cette fois-ci ?

– Oui, il va écouter.

– La dernière fois, vous aviez déjà dit ça, madame, mais il n'écoute jamais. Peut-être qu'il est trop vieux.

– Non, cette fois-ci c'est bon, je lui ai parlé, je lui ai dit que s'il ne travaille pas bien je vais le renvoyer dans sa famille et ses parents ne vont plus avoir d'argent pour manger à cause de lui.

– Moi, je ne sais pas. Il est trop têtu.

– Bon, monsieur Bia, qu'est-ce que vous proposez ? Vous voulez payer moins cher, c'est ça ?

Monsieur Bia sembla considérer la question un instant, puis finalement se décida.

– Non, je pense que je n'en veux pas.

– Alors qu'est-ce que vous êtes venu faire ici, répondit tantie Caro d'un air irrité, juste me faire perdre mon temps ?

– J'ai vu que vous aviez deux nouveaux enfants.

– Juste un. La fille n'est pas pour vous.

– D'accord, je le veux à la place de l'autre.

– Il est plus cher.

– Pourquoi ?

– Il est plus docile.

– Combien ?

Je donnai un coup de coude à Alissa. Pourquoi s'était-elle arrêtée de traduire alors qu'on parlait de moi ? Elle me tint la main et la serra fort. Puis elle me dit :

– Je suis désolée.

Elle avait les larmes aux yeux. Je l'interrogeai du regard, mais elle garda le visage fermé. Tantie Caro se rapprocha de nous et m'arracha à la main d'Alissa. Elle me présenta à monsieur Bia.

– Le voilà. Il s'appelle Toumani.

– Moi, je vais l'appeler Apollinaire, répondit monsieur Bia. Les noms des villageois, je ne sais pas les prononcer.

– Comme vous voulez, tout ça, c'est la même chose. N'oubliez simplement pas de payer chaque mois, fit tantie Caro. Tu as entendu ? Va chercher tes affaires, tu vas partir avec monsieur Bia.

Je ne répondis pas. J'étais résolu à ne pas répondre si on m'appelait par autre chose que le nom que mes parents m'avaient donné. Alissa dut voir ma résolution sur mon visage et elle me supplia du regard. « Il faut bien se comporter chez ton employeur », me dit-elle quand je la dépassai pour aller chercher mes affaires. Ça m'irrita et je ne répondis pas. Je revins avec le baluchon contenant les habits neufs. Elle me fit au revoir de la main. Même si je ne le lui montrai pas, parce que sa remarque m'avait énervé, je sentis mon cœur se serrer dans ma poitrine. Mais lorsque monsieur Bia se rapprocha de tantie Caro pour échanger une somme d'argent, Alissa courut vers moi. Elle me tendit un petit objet blanc. Je le pris de sa main. J'observai un instant la boucle d'oreille en plastique blanc. Elle avait les oreilles nues à présent. Pour une raison que j'ignore, cette boucle d'oreille dans ma main à ce moment-là sembla grandir au point de remplir toute ma

vie. En moi, mon cœur se mit à battre fort. Alissa posa sur moi son regard grave et me dit :

– Ne la perds jamais.

Non, je n'allais jamais la perdre. Plutôt mourir. Mais monsieur Bia était revenu. J'enfonçai rapidement la boucle dans la poche de mon short de peur qu'il ne la voie et me la confisque. Il me prit par l'épaule et fit :

– Viens, Apollinaire. On s'en va.

– Mes parents m'appellent Toumani, rétorquai-je.

Il haussa les épaules. Il grimpa sur sa moto et me fit signe de monter à l'arrière. Lorsqu'il démarra, tantie Caro était dans l'embrasure du portail, tenant Alissa par la main, et me regardait tendrement :

– S'il te plaît, fais ce qu'il te dit, Toumani, d'accord ?

Je ne répondis pas. Puis à monsieur Bia, elle fit :

– Si celui-ci revient en boitant, je vous le jure, j'appelle la police.

Il se contenta de pousser la pédale de démarrage d'un coup de pied sec. Le bruit du moteur couvrit tout ce qu'il aurait pu dire en guise de réponse.

Je regardai la maison diminuer progressivement de taille. Le meilleur épisode de ma vie venait de se terminer.

– Apollinaiiiiiiiiiiiiiire !

J'avais l'impression que j'allais devenir fou. Chaque fois que j'entendais ce nom, mes poings se serraient, ma mâchoire se crispait. La première fois que monsieur Bia m'avait appelé ainsi, je n'avais tout simplement pas répondu. Alors il était tranquillement venu jusqu'à moi et m'avait demandé d'une voix mystérieuse de lui délayer ses chaussures. Je m'étais exécuté. Puis il avait ôté ses pieds des chaussures et m'avait demandé de les lui tendre. Ensuite, il avait levé un bras comme pour examiner la semelle de la

chaussure, puis de toutes ses forces, d'une volée il m'avait assené une gifle avec la chaussure. J'avais virevolté et mon crâne avait heurté un mur. J'étais tombé par terre, sonné, et dans ma chute, m'étais ouvert la lèvre. Dans une rage folle, il s'était mis à me bourrer les côtes de coups de pied. Paniqué, plus effrayé que meurtri, j'avais rampé à toute vitesse vers un coin de la pièce. Mes hurlements avaient causé l'arrivée précipitée de la maîtresse de monsieur Bia qui avait alors tenté de l'enlacer pour le retenir. D'un mouvement vif, il l'avait projetée à terre, et s'était approché de moi d'un air menaçant, en criant :

– Tu me réponds quand je t'appelle ! Je n'ai pas payé tout cet argent pour ne pas me faire servir comme il se doit !

– Oui, monsieur Bia. Je réponds quand vous m'appelez, avais-je fait, effrayé. Je réponds quand vous m'appelez !

– Ah oui ? Et quel est ton nom ?

– Touma...

Un coup de pied sur ma bouche m'avait fait ravalé mon nom.

– Mais laisse-le tranquille, avait tenté sa maîtresse.

Gardant toujours le regard fixé sur moi, il lui avait répondu d'une voix monocorde :

– Toi, tu restes en dehors de ça, ou c'est toi que je bats.

Elle était restée muette. Revenant à moi, il m'avait demandé :

– Alors, tu t'appelles comment déjà ?

– Mais dis-lui donc ce qu'il veut entendre, petit abruti de villageois ! Ne vois-tu pas qu'il est saoul ? Qu'est-ce que tu attends ? Qu'il te tue ? avait-elle fait, d'un ton suppliant.

Alors j'avais abandonné. Ils étaient tous contre moi :

– Apollinaire ! avais-je hurlé en pleurant.

– D'accord, je vois que tu n'es pas aussi bête que tu en as l'air. Tu t'appelles comme je veux. Et c'est Apollinaire. Tu as

de la chance que je n'aie pas décidé de t'appeler chien ou merde ! Pour ta punition, je te mets à la diète aujourd'hui.

Puis il s'était retourné et était parti. Sa maîtresse s'était rapprochée de moi et m'avait collé une gifle.

– Mais tu es vraiment un idiot ! Qu'est-ce que tu essaies de prouver à un soûlard ? Il faut que tu apprennes à réfléchir.

– Mais ce n'est pas mon nom, avais-je protesté.

– Écoute, tu es venu en ville pour recevoir une bonne éducation et devenir meilleur, non ? Eh bien, commence déjà par changer ton nom du village contre un nom de la ville. Tu sais, petit, je ne serais pas toujours là pour te protéger, hein.

Et elle avait raison. Si tout le reste demeurait immuable dans ma vie – le salon, la cuisine et l'unique chambre que comportait la maison étaient mon décor, car je ne sortais jamais –, une seule chose changeait constamment, c'était les visages des femmes qui à intervalles réguliers passaient la porte d'entrée en tirant une valise. Elles regardaient autour d'elles d'un air satisfait et, me remarquant, me demandaient mon nom que je n'osais pas dire. Je les aidais plutôt à s'installer dans la maison et les regardais étaler leurs affaires partout. Ensuite commençait le compte à rebours du jour où elles repasseraient la porte en courant après la même valise que monsieur Bia aurait jetée de toutes ses forces dans la rue. Mais, en attendant ce jour, elles se juchaient comme un pétale déposé par le vent sur le canapé et, telles des reines, commençaient à changer les règles établies par leurs prédécesseurs. Tandis que monsieur Bia changeait constamment de maîtresse, ma fonction était de servir la femme, au sens générique du terme, qui se trouvait devant mes yeux à chaque moment. J'ai compris que les femmes, à la différence d'une télévision ou d'un t-shirt préféré, étaient interchangeables.

Cependant, elles ne le savaient pas, et il fallait donc maintenir cet état de choses et révéler la vérité seulement au moment de les congédier. Je devais donc aider monsieur Bia à leur faire croire qu'elles avaient de l'importance à ses yeux. J'ai appris les mots « princesse », « impératrice » et « dulcinée » à cette période. Mais je savais que, quelques mois plus tard, je réviserais « traînée », « salope » et « dégage », ce dernier étant le mot préféré de monsieur Bia, que ce soit à mon attention ou à celle de ses maîtresses.

Mais qui étaient-elles donc, les maîtresses de monsieur Bia? Il y en avait de toutes sortes. Elles étaient grandes, petites, grosses, minces, certaines étaient timides, d'autres autoritaires, d'autres encore plutôt sympathiques. Mais une chose les réunissait toutes et moi y compris. D'une manière ou d'une autre, nous avons tous été achetés par monsieur Bia. Moi, pour tenir la maison propre, elles, pour la salir. Moi, pour lui lacer ses chaussures, elles, pour lui ôter sa chemise. Je ne me rappelle aucun nom, juste des corps qui allaient et venaient, s'appuyaient contre les mêmes meubles, s'émerveillaient à la vue des mêmes bibelots, délaissés par celles qui étaient passées avant. Je me rappelle uniquement ces corps parce que je pense que c'était ce qu'elles étaient véritablement. Une fois passé le seuil de la maison de monsieur Bia, on devenait un corps qu'il s'était approprié. Les femmes entraient en sentant toutes les odeurs imaginables de la vie. Elles repartaient en sentant l'odeur de l'alcool de vin de palme que buvait monsieur Bia. Elles entraient en souriant, surprises, confiantes, fatiguées ou excitées. Et malgré tous les gris-gris ensorcelés qu'elles plantaient dans les vases ou dissimulaient derrière les fauteuils, elles repartaient toutes en courant après une valise volante. Ayant acquis une notion inexplicquée que la vie provient de la diversité, j'ai commencé à me dire que ces femmes venaient un peu mourir dans la

maison de monsieur Bia. Je voyais même la transformation causée par la gangrène de la maladie sur leurs visages. Les sourires disparaissaient progressivement et étaient remplacés par l'expression de constante alerte que j'avais, moi-même, gravée sur le visage. Les rires s'atténuaient et les cris de peur ou de douleur se multipliaient. Ensuite, c'était le silence total, car le corps était trop meurtri et ne souffrait même plus des coups. C'était ça, la mort. Cette révélation s'est faite à moi et j'ai commencé à paniquer. Je venais de comprendre que monsieur Bia nous achetait pour nous tuer.

Deux événements ont failli confirmer ma pensée et m'ont rapproché le plus près que je ne le serais jamais de la mort, causant de même ma rencontre avec Iman et sa main tendue. Le premier s'est déroulé un jour où j'étais seul assis dans le noir par terre dans la cuisine. C'était une période entre deux maîtresses et ce jour-là monsieur Bia était sorti probablement pour aller travailler. Je ne savais pas à quoi il occupait ses journées. J'attendais qu'il rentre en m'amusant avec des brindilles de balai quand j'ai entendu la sonnette retentir plus tôt que prévu. Mon dos s'est raidi. J'étais paniqué. Tout événement qui sortait de la routine me plongeait dans une peur aveugle. Peut-être était-ce monsieur Bia qui revenait ivre, ayant perdu ses clefs ou enragé parce qu'il avait découvert une erreur que j'avais commise. J'ai passé en revue tout ce que j'aurais pu faire de contraignant ces derniers jours. Parfois, monsieur Bia me punissait pour un événement qui s'était déroulé près d'une semaine plus tôt. Parfois, il re-condamnait un acte qu'il avait déjà condamné, car, disait-il, il n'arrivait tout simplement pas à se l'ôter de la tête, et tant que ça le tracassait, il me battait. La sonnerie a retenti de nouveau et cette fois-ci j'ai sursauté et me suis précipité pour ne pas faire attendre le visiteur. Lorsque j'ai ouvert, c'était un homme que je n'avais jamais

vu qui se trouvait dans le cadre de la porte. Il devait avoir la quarantaine, était de courte stature, et portait une chemise et un pantalon kaki sur des sandalettes poussiéreuses. Cela m'indiquait qu'il devait beaucoup marcher, probablement d'une maison à une autre. Cependant, il n'avait pas en main les dépliantes des témoins de Jéhovah. Avançant légèrement sa tête chauve dans la pénombre du salon, il me fit d'un air inquisiteur :

– Papa est là ?

C'était ainsi qu'on me désignait monsieur Bia. Il était « papa », car il m'éduquait.

« Non », répondis-je, m'apprêtant à refermer la porte. Il n'avait pas l'air dangereux, mais je redoutais que monsieur Bia ne revienne pendant que je lui parlais. Il m'avait fortement défendu d'ouvrir la porte à quiconque. Mais l'homme restait dans le cadre de la porte. Il ne faisait rien pour m'empêcher de la fermer, mais ne montrait non plus aucune intention de partir. Il était simplement là, son crâne chauve luisant de sueur dans le soleil d'après-midi :

– Tu t'appelles comment ?

Je paniquai. Je me demandai s'il ne s'agissait pas d'un piège. Peut-être monsieur Bia avait-il envoyé cet individu me tester pour s'assurer que je répondais bien aux questions, même en son absence.

– Apollinaire, répondis-je.

Il me regarda de la tête aux pieds en s'attardant sur les cicatrices à mes bras et mes jambes, et sembla réfléchir un instant.

– Je ne vais pas rester longtemps, dit-il alors. Je ne veux pas que papa me trouve ici.

Ces mots suffirent à établir un lien de confiance entre nous. Il était de mon côté, il me comprenait !

– Oui, monsieur Bia n'aime pas que j'ouvre aux étrangers.

– Ah bon? Et s’il revient et me voit ici, qu’est-ce que tu penses qu’il va faire?

– Il va me battre, ça, c’est sûr!

– Voyons donc, il ne va sûrement pas te battre juste parce que quelqu’un a sonné et que tu es allé poliment voir qui c’était.

– Oh si. Il va le faire.

– Attends, pour si peu?

– Il l’a déjà fait pour moins que ça!

– Sérieusement? Pour quoi, par exemple?

J’hésitai un instant sur l’exemple à lui donner. Il y en avait tant. J’aurais pu lui parler du jour où j’avais passé trop de temps à plier ses vêtements, ou alors du jour où je n’avais pas fini les galettes de maïs que monsieur Bia me rapportait le matin et le soir quand sa maîtresse refusait de faire à manger. J’aurais pu lui raconter tant de choses que j’en eus le tournis:

– Je ne sais pas, finis-je par dire, le souffle court.

– Ce n’est pas grave, fit-il. Tu as oublié, mais ce n’est pas grave. À partir de maintenant, essaye de ne plus oublier.

Je ne voyais pas où il voulait en venir. Mais il poursuivit:

– Tu sais lire? Ou bien lire les chiffres?

Non, je ne savais pas. Je ne savais pas ce qu’était un chiffre.

– Bon d’accord, j’allais te donner mon numéro, mais ce n’est pas grave, déclara-t-il.

Il sortit un bout de papier de sa poche et se mit à y grifonner quelque chose. Il me tendit la feuille:

– Apollinaire, tu connais Terre des hommes? Non? D’accord. Nous, on s’occupe des enfants comme toi qui sont battus et qui ne savent pas pourquoi. La prochaine fois que monsieur Bia te battra, s’il te blesse encore comme je vois qu’il le fait, tu vas prendre ce papier et tu vas l’apporter dans la maison d’en face.